

I'm not robot  reCAPTCHA

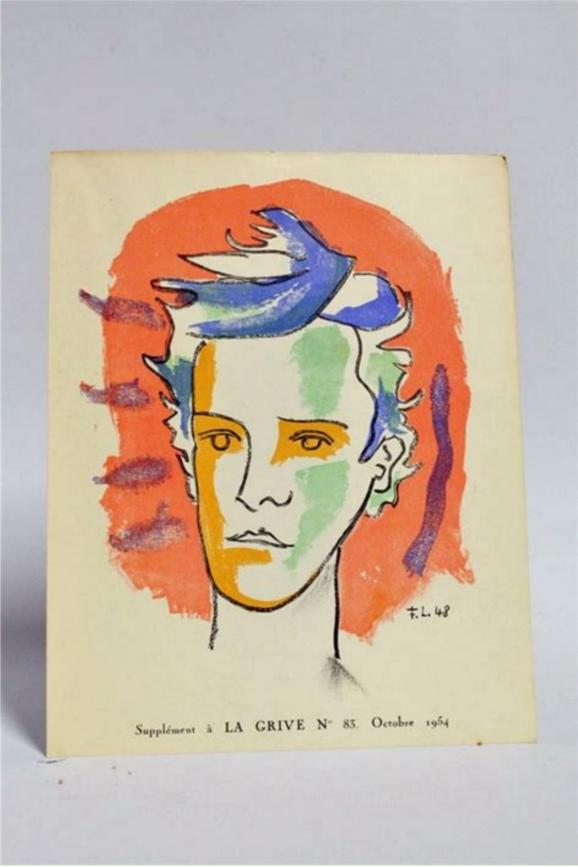
I am not robot!



En octobre 1870, il a tout juste 16 ans, mais déjà un style, et une maturité de l’écriture étonnante pour son jeune âge. Et tout est déjà là : son tempérament bouillonnant, son goût de la liberté et du vagabondage, ses visions, qu’il théoriserà peu après dans ses « lettres du voyant ». La vidéo L’audio Le texte + le commentaire Je m’en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot soudain devenait idéal ; J’allais sous le ciel, Muse, et j’étais ton féal ; Oh ! là là ! que d’amours splendides j’ai rêvées ! Mon unique culotte avait un large trou.

| |
|--|
| <p>AUBE Arthur Rimbaud :</p> |
| <p>Arthur Rimbaud a écrit tous ses poèmes entre 16 et 21 ans. Pour lui, la poésie est un moyen d'exprimer sa révolte. Rimbaud considérait que le vrai poète est un voyant. La création poétique a été une véritable aventure. Après les poèmes en vers, il compose les Illuminations (mot anglais qui signifie enluminure mais conserve le sens du mot français : axé sur une autre réalité), qui est un recueil de poèmes en prose.</p> <p>Au niveau chronologique, « l’Aube » représente le début, le commencement, le moment de la journée donc le sens temporel et dans un sens plus large le début de la vie. « Aube » vient du mot latin « Alba » qui signifie blanche, et qui rappelle l’innocence, la pureté et l’enfance.</p> |
| <p>EN QUOI LE POÈME « AUBE » EST IL UNE AVENTURE POÉTIQUE ?</p> |
| <p>Mouvements :</p> <p>1^m : Le silence, pas de mouvement (vers 1 à 3).</p> <p>2^m : L'éveil du jour et des animaux par l'auteur (vers 3 à 9).</p> <p>3^m : La course après le jour (vers 10 à 13).</p> <p>4^m : L'auteur attrape le jour ... puis se réveille (vers 14 à 17).</p> |
| <p>Analyse linéaire :</p> <p>- 1ère phrase = conclusion du rêve. 1er sens d’embrasser = prendre dans ses bras. C’est une sorte de cri de victoire après l’exploit du poète.</p> <p>- Le récit commence au vers 2. La vision du poète s’ouvre à une vie somptueuse : « palais », « pierreries », mais « morte ».</p> <p>- On sent un calme et un silence omniprésents dans le poème : <ul style="list-style-type: none">sons : beaucoup de « e » -> sons qui se répondent, en écho rythme calme pas de mouvement (= rien ne bougeait », vers 2).</p> <p>- L’auteur est acteur -> c’est lui qui va éveiller (vers 3) les choses et qui fait partir la nuit. <ul style="list-style-type: none">=> Haineles vives et bièdes => animaux / = pierreries => rosée ou yeux des animaux / = ailes => oiseaux ou ailes de la Nuit qui s’en va -> métonymies : ailes, haleines. -> Frais et bièmes éclats => lumière qui se lève et qui se voit à travers les arbres (= frais = car il fait froid à l’aube). C’est un oxymore : « bièmes éclats ». -> Tout dans la nature correspond -> seul le poète comprend ces synesthésies. <p>- Le poète comprend ainsi par exemple le ‘langage des fleurs’ : « une fleur qui me dit son nom ». Il parle aussi avec les animaux (= coq = à qui il dit que l’aube arrive = contrain). <ul style="list-style-type: none">- Cascade = chevelure de la déesse (personnification avec « s’échevela » = qui se dit pour quelqu’un) / = cime argentée => lumière qu’elle amène avec elle.</p></p> |

Il y a un « mystère Rimbaud », en particulier dans ce silence qui succède à son œuvre. « Ma Bohème » est chronologiquement l’un de ses premiers poèmes. En octobre 1870, il a tout juste 16 ans, mais déjà un style, et une maturité de l’écriture étonnante pour son jeune âge. Et tout est déjà là : son tempérament bouillonnant, son goût de la liberté et du vagabondage, ses visions, qu’il théoriserà peu après dans ses « lettres du voyant ».



La vidéo L’audio Le texte + le commentaire Je m’en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot soudain devenait idéal ; J’allais sous le ciel, Muse, et j’étais ton féal ; Oh ! là là ! que d’amours splendides j’ai rêvées ! Mon unique culotte avait un large trou. Petit-Poucet rêveur, j’égrenais dans ma course Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.

Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou Et je les écoutais, assis au bord des routes, Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; Oû, rimant au milieu des ombres fantastiques, Comme des lyres, je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Rimbaud, Poésies énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871. « Ma Bohème », extrait du recueil Poésies, est une description pleine d’humour de sa vie d’aventures, sans doute d’une de ses fugues. La pauvreté et l’inspiration se mêlent dans un monde magique. Rimbaud est pauvre et parle de sa pauvreté avec beaucoup d’humour.

A. Le titre Le mot « Bohème » fait allusion à une certaine manière de vivre : une vie non conventionnelle où l’on ne sait pas où l’on dormira le soir, et où l’on manque de moyens d’existence. Mais « vie de bohème » a des côtés positifs (imprévu, rencontres, …). Rimbaud aime bien ce genre de vie et en est fier : il la regarde avec humour. B. La description de ses vêtements La pauvreté de l’auteur se manifeste dans l’usure de ses vêtements avec « poches crevées », « mon unique culotte avait un large trou » (on remarque ici le côté limite de sa garde robe), « élastiques de mes souliers » (ses chaussures étaient abîmées). Sa description est humoristique « mon patelot devenait idéal », « souliers blessés », … C. sodekiwode Le voyage Sa marche paraît sans but déterminé : « je m’en allais » est cité deux fois mais aucune direction n’est précisée.

« Mon auberge était à la grande ourse » : on comprend par là qu’il dort à la belle étoile. **genazucezu** Le soir, il est « assis au bord des routes » et « ces bons soirs de septembre » signifie qu’il l’apprécie. L’auteur se moque de lui-même « Oh ! Là ! Là » (vers 4) annonce cette ironie. Il plaisante sur le caractère « splendide » de ses « amours ». « Petit Poucet rêveur » est une forme de plaisanterie (Rimbaud laisse tomber des vers derrière lui et se considère comme un auteur rêveur). B. La transfiguration de la régularité « Comme des lyres » se rapporte aux élastiques de ses souliers : c’est une symbolisation de la poésie (car la lyre est un instrument de musique). D’autres comparaisons « comme un vin de vigueur » et « mes étoiles au ciel » transfigurent aussi la réalité.

C. Une ombre de tristesse « Un pied près de mon cœur » apporte un certain fond de tristesse. Avec « les souliers blessés » on pense que le cœur est également blessé. Cette vision humoristique est exprimée par l’expression « j’égrenais des rimes », comme le Petit Poucet, et est reprise par « rimant » (vers 12). B. Vision divine de la poésie « Muse » et « lyre » sont des éléments d’inspiration poétique.

« Les étoiles » et « les ombres fantastiques » sont des éléments fantastiques de cette inspiration. Conclusion Ce poème est une œuvre d’un tout jeune homme qui reçoit l’inspiration poétique, qui ne se prend pas au sérieux, et qui plaisante sur sa condition de vagabond poète. La forme du sonnet est classique mais comporte beaucoup de fantaisie. Du même auteur Rimbaud, Illuminations, Nocturne Vulgaire Rimbaud, Poésies, Révé pour l’hiver Rimbaud, Poésies, Le Dormeur du Val (Commentaire 2) Rimbaud, Poésies, Roman Rimbaud, Les chercheuses de poux Rimbaud, Poésies, Le Mal Rimbaud, A la Musique Rimbaud, Illuminations, Aube (Commentaire 2) Rimbaud, Les Corbeaux Rimbaud, Une Saison en Enfer, Vierge Folle, Je suis Veuve… CONTENU DOCUMENTS L’étude porte sur le poème entier Je m’en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot aussi devenait idéal ; J’allais sous le ciel, Muse ! et j’étais ton féal ; Oh ! là là ! que d’amours splendides j’ai rêvées ! Mon unique culotte avait un large trou. — Petit Poucet rêveur, j’égrenais dans ma course Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse ; — Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou. Et je les écoutais, assis au bord des routes. Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; Oû, rimant au milieu des ombres fantastiques, Comme des lyres, Je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Octobre 1870. Introduction En mai 1870, Rimbaud a encore 15 ans, il a décidé de devenir poète, et il envoie une lettre à Théodore de Banville, le grand poète parnassien : Nous sommes aux mois d’amour ; j’ai presque dix-sept ans, l’âge des espérances et des chimères, comme on dit.

feigtodouxpizp — et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, — pardon si c’est banal, — à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes. Arthur Rimbaud, Lettre Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais déjà, on perçoit une certaine auto-dérision : c’est banal, ce sont des chimères. Trois mois plus tard, il fugue, et il expérimente une vie de bohème, qui est surtout une vie d’errance et de dénuement. Mais cela va complètement changer sa manière d’écrire : il mûrit une méthode inouïe qu’il présentera à son professeur de rhétorique, Georges Izambard : Il s’agit d’arriver à l’inconnu par le dérèglement de tous les sens. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Arthur Rimbaud, Lettre à Georges Izambard, 13 mai 1871. « Ma Bohème » se trouve justement à la charnière de ces deux époques, à un moment où Rimbaud se détache de ses premières admirations et commence à élaborer cette méthode : vous allez voir que toute sa poétique en est bouleversée. Problématique Comment Rimbaud affirme-t-il dans sa bohème une volonté de renouveler la poésie à travers une errance qui tend déjà vers un dérèglement de tous les sens ? Axes pour un commentaire composé > Le dénuement de la vie de bohème > Une poésie de l’errance > Une confrontation entre le rêve et la réalité > Une ironie et une distance critique à l’égard des anciennes formes de poésie. > L’accès de la poésie à un au-delà de l’humain. > Les prémisses d’un dérèglement de tous les sens. Premier mouvement : Une regard attendri sur un pauvre poète Je m’en allais, les poings dans mes poches crevées ; Mon paletot aussi devenait idéal ; J’allais sous le ciel, Muse ! et j’étais ton féal ; Oh ! là là ! que d’amours splendides j’ai rêvées ! « Les poings dans mes poches crevées » = difficile d’être plus pauvre ! D’abord, les poings sont forcément des mains vides. Ensuite, les poches crevées perdent ce qu’elles contiennent. Et pourtant, le poète multiplie les pronoms possessifs, que l’on trouve d’ailleurs dès dans le titre du poème : quelque chose de plus important dépasse cette misère physique. Un « paletot », c’est un manteau qui descend jusqu’à mi-cuisse. Ici, il devient « Idéal ». Avec humour, Rimbaud fait référence à la philosophie de Platon pour qui le monde des idées domine le monde réel des formes. Cette misère matérielle permet peut-être justement d’atteindre d’autres sphères plus élevées. Les poings ont une certaine connotation : on a les poings serrés par révolte, ou à cause du froid… Justement quand on n’a plus rien à perdre. Dans le même sens, l’adjectif crevés semble transformer les poches en animaux morts, peut-être des peaux de bête. Manifestement, le poète est métamorphosé par ce dénuement qui lui donne une certaine proximité avec la mort et la Nature, c’est-à –dire, un univers hors de l’humain. On va rester prudents, mais il me semble que cette image des mains raidies par le froid et la révolte : et pour ainsi dire, plongées dans l’au-delà, contient déjà en germe la méthode poétique à venir du jeune poète : Donc le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l’humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu’il rapporte de là-bas a forme, il donne de l’informe. Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Démeny, 15 mai 1871. Le mot « paletot » est particulièrement intéressant : on entend « pâle » et « tôt » des mots qui s’appliquent bien au voyageur fatigué par une journée de marche. Le poète est à l’image de son manteau : crevé, mais proche de l’idéal. Chez Rimbaud, la figure de l’hyppallage est généralisée : les adjectifs peuvent qualifier d’autres noms ou pronoms qui se trouvent à proximité. À quoi renvoie cet adverbe « aussi » ? Le paletot est idéal, exactement comme la beauté recherchée par les romantiques et les parnassiens. Rimbaud se moque d’eux, il leur dit : regardez votre beauté, ce n’est que du vent ! Et en même temps, il est très sérieux : la quête de beauté est déclinante, ce manteau en est la preuve ! Le verbe « aller » revient deux fois, mais il est utilisé de deux manières très différentes : « s’en aller » c’est partir ou fuir… Alors que « aller sous le ciel » c’est vraiment une marche sans but, c’est-à –dire, une errance. Le complément de lieu « sous le ciel » ne désigne pas une direction ou une destination : c’est le lieu même de l’errance. Dans la littérature, on trouve le motif bien connu du chevalier errant, qui plaît beaucoup aux romantiques. C’est exactement ce que Rimbaud suggère avec le mot « féal » il se voit comme un chevalier qui a prêté allégeance, et pas à n’importe qui en plus : la Muse, avec une majuscule, apostrophée à la deuxième personne ! Rimbaud développe ironiquement des clichés romantiques. Et ce n’est pas fini : les exclamations avec les interjections « Oh ! là là ! », la force de l’adjectif « splendide », le féminin pluriel pour les amours, qui renvoie à l’amour courtois…

Rimbaud en fait trop pour ne pas être ironique. Il n’a même pas 17 ans, mais il se moque déjà de son propre bovarysme, vous savez l’héroïne de Flaubert qui, du fond de sa province ennuyeuse, rêve d’amours romantiques, c’est la même ironie, à la fois tendre et grinçante. Si on revient sur l’un des premiers poèmes de Rimbaud, on ne trouve pas du tout cette distance critique, écoutez : Par les soirs bleus d’été, j’irai dans les sentiers, Picoté par les blés, fouler l’herbe menue : Réveur, j’en sentirai la fraîcheur à mes pieds. Je laisserai le vent baigner ma tête nue. Je ne parlerai pas, je ne penserai rien : Mais l’amour infini me montera dans l’âme. Et j’irai loin, bien loin, comme un bohémien, Par la Nature, — heureux comme avec une femme. Arthur Rimbaud, Poésies Complètes, « Sensation », 1895. Quand il écrit ce poème, Rimbaud n’a que 15 ans, et il se projette dans le futur : « j’irai … je sentirai … je laisserai, etc. », le jeune poète se définit lui-même comme un rêveur. Il cultive une certaine naïveté.

Dans « Ma Bohème » au contraire, les verbes sont au passé « allais … devenait … étais ». L’imparfait signale des actions qui ont duré dans un passé révolu. Le « rêve » est devenu un passé composé (pour une action révolue dont on perçoit les conséquences au présent). Le rêve a disparu. En quelques mois, on voit apparaître une véritable distance critique : à peine plus âgé, Rimbaud se moque déjà gentiment de l’enfant qu’il a été. La rime embrassée « crevés … rêvées » est signifiante : le rêve s’oppose à cette réalité où les vêtements ne durent pas.

Peut-être même qu’on peut entendre que le rêve a crevé, il s’est dégonflé, comme un ballon. C’est une caractéristique de la poésie de Rimbaud : même dans ses moments d’exaltation, il y a déjà les prémisses d’une lassitude, d’une impatience pour quelque chose d’autre. Rimbaud joue avec les marques du lyrisme (l’expression d’émotions personnelles de façon musicale). Mais il en fait trop : la première personne est très présente, presque 2

par vers. Les allitérations (retour de sons consonnes) en L sont redoublées par les interjections. D’ailleurs on peut se demander si l’outil exclamatif porte sur l’adjectif splendide ou sur le pluriel : « combien d’amours ai-je rêvé ? » On s’éloigne de l’idéal amoureux unique et absolu des romantiques ! Deuxième mouvement : Une évolution esthétique Mon

Une **colotte** avait un large trou. — Petit-Poucet rêveur, j'égrénais dans ma course Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Orsure ; — Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

La colotte trouée est un signe de pauvreté, et pourtant, il égraine des rimes, comme des semailles ; en quelque sorte, il déborde d'une créativité qui va peut-être germer et porter des fruits. Le trou, qui symbolise un manque, devient la source d'une richesse, comme une corne d'abondance. Dans ce quatrain, les possessifs sont multipliés : ils s'éloignent de plus en plus, jusqu'aux étoiles. Mais en même temps, on passe du singulier au pluriel.

Ce dernier possessif fait bien référence à l'expression "ma bonne étoile" : la chance vaut mieux que les richesses. Dans la mythologie latine, fortuna est justement la déesse de la chance, souvent représentée avec une corne d'abondance. Le verbe « avoir » revient deux fois, mais que possède-t-il ? Un large trou, c'est-à-dire moins que rien. Ou alors, des étoiles avec un doux frou-frou, c'est-à-dire un simple bruit légèrement musical ! Mais à travers ce frou-frou, c'est la lumière des étoiles qui devient sonore, exactement comme les rimes qui deviennent solides comme des graines ou des cailloux. C'est une synesthésie : une confusion des perceptions. La création se nourrit de ce dérèglement des sens. Avec le Petit-Poucet, Rimbaud fait référence au genre du conte de fées et à l'univers de l'enfance. Le rêve revient une deuxième fois, c'est un polyptote : la répétition d'un même mot sous des formes différentes. Rimbaud développe cet imaginaire enfantin, tout en insistant sur l'aspect révolu de l'imparfait : celui qui parle ainsi évoque avec nostalgie une époque passée. La course du Petit-Poucet est imitée par les allitérations en R qui sont parsemées à travers le texte. Les enjambements (la phrase se poursuit d'un vers à l'autre) entraîne le lecteur dans cette « course des rimes » qu'on entend bien en lisant le texte à l'oral. La « course » c'est aussi implicitement la course du soleil : en en effet, cela annonce la tombée de la nuit avec l'apparition des étoiles. La constellation de la Grande-Orsure devient comme le nom propre d'une auberge (on a souvent des composés de noms d'animaux, le lion-d'or, le chat-qui-fume, etc). On comprend bien sûr que le poète dort à la belle étoile.

En plus c'est la constellation de l'étoile polaire, celle qui guide le voyageur et les rois mages dans la bilie. Cette étoile est en fait une planète, Vénus, c'est-à-dire, symboliquement, la déesse de la beauté. Les deux noms propres composés sont en miroir et révèlent un effet de contraste : le Petit-Poucet à la plus grande auberge qui soit, comme s'il était lui-même absorbé par cette Nature sauvage et mystérieuse qui le dépasse. D'un point de vue allégorique, cette Grande-Orsure est comme une divinité qui protège le poète.

On retrouve d'ailleurs le même motif dans le Dormeur du Val « Nature, berce-le chaudement, il a froid ». Cette auberge animalisée n'a rien d'humain : la bohème de Rimbaud est dans la Nature, pas dans la ville. On s'éloigne de la bohème des romantiques, ou de la vie de dandy d'un Baudelaire dans le quartier latin. « Mes étoiles au ciel » qui ont un « doux frou-frou », désignent bien les poètes qu'il aime à cette époque : les parnassiens, qui sont à ses yeux les héritiers des poètes de la Pléiade qui ont justement emprunté leur nom à une constellation de 7 étoiles. J'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens, — puisque le poète est un Parnassien, — épris de la beauté idéale ; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi. — c'est bête, n'est-ce pas, mais enfin ? Arthur Rimbaud, Lettre à Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais dans ce poème Rimbaud commence à se détacher, et il se moque doucement des parnassiens, de plusieurs manières. D'abord, ses rimes à lui, ce sont les cailloux du Petit-Poucet, des pierres sans valeur, mais qui permettent de retrouver son chemin. Alors que les parnassiens comparent leurs poèmes à des diamants ciselés, comme Théophile Gautier dans son célèbre recueil : « Émaux et Camées ». Dans le même sens, le « doux frou-frou » des étoiles s'appose au « large trou » de la culotte de Rimbaud. Sur une robe, le frou-frou symbolisent le luxe, le superflu, des accessoires décoratifs, attirayants mais inutiles. C'est exactement ce que Rimbaud reproche aux bijoux des parnassiens, ce n'est pas de l'art, c'est de l'ornementation. Mais Rimbaud ne se moque pas seulement des parnassiens, il raille aussi les romantiques et leur lyrisme exagéré. Le « doux frou-frou » est musical, avec le son OU démultiplié, notamment dans les rimes. Ce n'est pas le « O » cercle parfait de l'idéal, c'est le OU de la plainte ou même de la huse. On devine bien que l'adjectif « doux » signifie en fait « fade » : Musset est quatorze fois exécration pour nous, générations douloureuses et prises de visions, — que sa paresse d'ange a insultées ! O ! les contes et les proverbes fadasses ! Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871. Dans un autre poème, l'Oraison du Soir, Rimbaud raconte qu'il urine au clair de lune. Hé bien ici je me demande s'il n'y a pas un peu la même chose : Rimbaud se moque de ses propres poèmes d'enfance, naïfs, qui tombent par le trou de sa culotte : pas besoin d'aller chercher plus loin l'image scatologique ! Il a semé des rimes qui n'ont plus aucune valeur à ses yeux. Troisième mouvement : La véritable blessure du poète Et je les écoutais, assis au bord des routes, Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; Où, rimant au milieu des ombres fantastiques.Comme des lyres, je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Traditionnellement, dans le sonnet, on trouve une volte (un moment de basculement entre les quatrains et les tercets). Ici, c'est surtout un moment de pause dans le poème. Chez Rimbaud, « assis » est souvent connoté négativement, c'est le bibliothécaire qu'il ne faut surtout pas déranger dans le poème « Les Assis » par exemple. Cette image de la bibliothécaie à ciel ouvert me semble intéressante : le poète est assis pour écouter les étoiles : symboliquement, pour consulter des livres. Il s'arrête aussi, parce qu'il est blessé au pied, peut-être à cause des cailloux de ses rimes. Pour Rimbaud, la poésie n'est pas lisse, elle est acerbé et douloureuse. Le pluriel des routes insiste sur la répétition et la durée de l'imparfait.

Si les étoiles écoutées sont des poètes, alors les routes représentent en quelque sorte l'Histoire Littéraire elle-même. Voilà pourquoi Rimbaud évoque cette égrance pause sur le bord des routes : il contemplant le cheminement des anciens poètes dans l'Histoire, avant de s'y engager lui-même.

En plus c'est la constellation de l'étoile polaire, celle qui guide le voyageur et les rois mages dans la bilie. Cette étoile est en fait une planète, Vénus, c'est-à-dire, symboliquement, la déesse de la beauté. Les deux noms propres composés sont en miroir et révèlent un effet de contraste : le Petit-Poucet à la plus grande auberge qui soit, comme s'il était lui-même absorbé par cette Nature sauvage et mystérieuse qui le dépasse. D'un point de vue allégorique, cette Grande-Orsure est comme une divinité qui protège le poète. On retrouve d'ailleurs le même motif dans le Dormeur du Val « Nature, berce-le chaudement, il a froid ». Cette auberge animalisée n'a rien d'humain : la bohème de Rimbaud est dans la Nature, pas dans la ville. On s'éloigne de la bohème des romantiques, ou de la vie de dandy d'un Baudelaire dans le quartier latin. « Mes étoiles au ciel » qui ont un « doux frou-frou », désignent bien les poètes qu'il aime à cette époque : les parnassiens, qui sont à ses yeux les héritiers des poètes de la Pléiade qui ont justement emprunté leur nom à une constellation de 7 étoiles. J'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens, — puisque le poète est un Parnassien, — épris de la beauté idéale ; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi. — c'est bête, n'est-ce pas, mais enfin ? Arthur Rimbaud, Lettre à Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais dans ce poème Rimbaud commence à se détacher, et il se moque doucement des parnassiens, de plusieurs manières. D'abord, ses rimes à lui, ce sont les cailloux du Petit-Poucet, des pierres sans valeur, mais qui permettent de retrouver son chemin. Alors que les parnassiens comparent leurs poèmes à des diamants ciselés, comme Théophile Gautier dans son célèbre recueil : « Émaux et Camées ». Dans le même sens, le « doux frou-frou » des étoiles s'appose au « large trou » de la culotte de Rimbaud. Sur une robe, le frou-frou symbolisent le luxe, le superflu, des accessoires décoratifs, attirayants mais inutiles. C'est exactement ce que Rimbaud reproche aux bijoux des parnassiens, ce n'est pas de l'art, c'est de l'ornementation. Mais Rimbaud ne se moque pas seulement des parnassiens, il raille aussi les romantiques et leur lyrisme exagéré. Le « doux frou-frou » est musical, avec le son OU démultiplié, notamment dans les rimes. Ce n'est pas le « O » cercle parfait de l'idéal, c'est le OU de la plainte ou même de la huse. On devine bien que l'adjectif « doux » signifie en fait « fade » : Musset est quatorze fois exécration pour nous, générations douloureuses et prises de visions, — que sa paresse d'ange a insultées ! O ! les contes et les proverbes fadasses ! Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871. Dans un autre poème, l'Oraison du Soir, Rimbaud raconte qu'il urine au clair de lune. Hé bien ici je me demande s'il n'y a pas un peu la même chose : Rimbaud se moque de ses propres poèmes d'enfance, naïfs, qui tombent par le trou de sa culotte : pas besoin d'aller chercher plus loin l'image scatologique ! Il a semé des rimes qui n'ont plus aucune valeur à ses yeux. Troisième mouvement : La véritable blessure du poète Et je les écoutais, assis au bord des routes, Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; Où, rimant au milieu des ombres fantastiques.Comme des lyres, je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Traditionnellement, dans le sonnet, on trouve une volte (un moment de basculement entre les quatrains et les tercets). Ici, c'est surtout un moment de pause dans le poème. Chez Rimbaud, « assis » est souvent connoté négativement, c'est le bibliothécaire qu'il ne faut surtout pas déranger dans le poème « Les Assis » par exemple. Cette image de la bibliothécaie à ciel ouvert me semble intéressante : le poète est assis pour écouter les étoiles : symboliquement, pour consulter des livres. Il s'arrête aussi, parce qu'il est blessé au pied, peut-être à cause des cailloux de ses rimes. Pour Rimbaud, la poésie n'est pas lisse, elle est acerbé et douloureuse. Le pluriel des routes insiste sur la répétition et la durée de l'imparfait.

Si les étoiles écoutées sont des poètes, alors les routes représentent en quelque sorte l'Histoire Littéraire elle-même. Voilà pourquoi Rimbaud évoque cette égrance pause sur le bord des routes : il contemplant le cheminement des anciens poètes dans l'Histoire, avant de s'y engager lui-même.

En plus c'est la constellation de l'étoile polaire, celle qui guide le voyageur et les rois mages dans la bilie. Cette étoile est en fait une planète, Vénus, c'est-à-dire, symboliquement, la déesse de la beauté. Les deux noms propres composés sont en miroir et révèlent un effet de contraste : le Petit-Poucet à la plus grande auberge qui soit, comme s'il était lui-même absorbé par cette Nature sauvage et mystérieuse qui le dépasse. D'un point de vue allégorique, cette Grande-Orsure est comme une divinité qui protège le poète. On retrouve d'ailleurs le même motif dans le Dormeur du Val « Nature, berce-le chaudement, il a froid ». Cette auberge animalisée n'a rien d'humain : la bohème de Rimbaud est dans la Nature, pas dans la ville. On s'éloigne de la bohème des romantiques, ou de la vie de dandy d'un Baudelaire dans le quartier latin. « Mes étoiles au ciel » qui ont un « doux frou-frou », désignent bien les poètes qu'il aime à cette époque : les parnassiens, qui sont à ses yeux les héritiers des poètes de la Pléiade qui ont justement emprunté leur nom à une constellation de 7 étoiles. J'aime tous les poètes, tous les bons Parnassiens, — puisque le poète est un Parnassien, — épris de la beauté idéale ; c'est que j'aime en vous, bien naïvement, un descendant de Ronsard, un frère de nos maîtres de 1830, un vrai romantique, un vrai poète. Voilà pourquoi. — c'est bête, n'est-ce pas, mais enfin ? Arthur Rimbaud, Lettre à Théodore de Banville, 24 mai 1870. Mais dans ce poème Rimbaud commence à se détacher, et il se moque doucement des parnassiens, de plusieurs manières. D'abord, ses rimes à lui, ce sont les cailloux du Petit-Poucet, des pierres sans valeur, mais qui permettent de retrouver son chemin. Alors que les parnassiens comparent leurs poèmes à des diamants ciselés, comme Théophile Gautier dans son célèbre recueil : « Émaux et Camées ». Dans le même sens, le « doux frou-frou » des étoiles s'appose au « large trou » de la culotte de Rimbaud. Sur une robe, le frou-frou symbolisent le luxe, le superflu, des accessoires décoratifs, attirayants mais inutiles. C'est exactement ce que Rimbaud reproche aux bijoux des parnassiens, ce n'est pas de l'art, c'est de l'ornementation. Mais Rimbaud ne se moque pas seulement des parnassiens, il raille aussi les romantiques et leur lyrisme exagéré. Le « doux frou-frou » est musical, avec le son OU démultiplié, notamment dans les rimes. Ce n'est pas le « O » cercle parfait de l'idéal, c'est le OU de la plainte ou même de la huse. On devine bien que l'adjectif « doux » signifie en fait « fade » : Musset est quatorze fois exécration pour nous, générations douloureuses et prises de visions, — que sa paresse d'ange a insultées ! O ! les contes et les proverbes fadasses ! Arthur Rimbaud, Lettre à Paul Demeny, 15 mai 1871. Dans un autre poème, l'Oraison du Soir, Rimbaud raconte qu'il urine au clair de lune. Hé bien ici je me demande s'il n'y a pas un peu la même chose : Rimbaud se moque de ses propres poèmes d'enfance, naïfs, qui tombent par le trou de sa culotte : pas besoin d'aller chercher plus loin l'image scatologique ! Il a semé des rimes qui n'ont plus aucune valeur à ses yeux. Troisième mouvement : La véritable blessure du poète Et je les écoutais, assis au bord des routes, Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes De rosée à mon front, comme un vin de vigueur ; Où, rimant au milieu des ombres fantastiques.Comme des lyres, je tirais les élastiques De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Traditionnellement, dans le sonnet, on trouve une volte (un moment de basculement entre les quatrains et les tercets). Ici, c'est surtout un moment de pause dans le poème. Chez Rimbaud, « assis » est souvent connoté négativement, c'est le bibliothécaire qu'il ne faut surtout pas déranger dans le poème « Les Assis » par exemple. Cette image de la bibliothécaie à ciel ouvert me semble intéressante : le poète est assis pour écouter les étoiles : symboliquement, pour consulter des livres. Il s'arrête aussi, parce qu'il est blessé au pied, peut-être à cause des cailloux de ses rimes. Pour Rimbaud, la poésie n'est pas lisse, elle est acerbé et douloureuse. Le pluriel des routes insiste sur la répétition et la durée de l'imparfait.

La synesthésie a une dimension mystique : elle permet d'accéder à un monde inconnu. Le mot « vigueur » contient le mot « vie » qu'on retrouve à un moment stratégique dans « Le Bateau ivre », où il désigne justement les richesses que le voyage apporte lorsqu'on atteint l'inconnu : J'ai vu des archipels sidéraux ! Et des îles Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur : — Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles, Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ? Arthur Rimbaud, Poésies Complètes, « Le Bateau ivre », 1895. On trouve alors le poète « rimant au milieu des ombres fantastiques ». En littérature, le fantastique est caractérisé par la intrusion du surnaturel, c'est-à-dire, d'éléments qui sortent du monde réel tel que nous le connaissons. Pour paraphraser la lettre du voyant, le poète ramène de l'informe depuis un autre monde. Chez Platon dans La République, la réalité n'est qu'une projection du monde des idées : il la compare à un jeu d'ombres sur la paroi d'une caverne. Rimbaud reprend et détourne cette célèbre allégorie de la caverne : pour lui, le monde des idées n'a rien d'harmonieux, c'est au contraire un monde sauvage et obscur. La lyre noble du lyrisme est rapprochées des élastiques avec leur sonorité étrange, qui désignent les lacets des chaussures : le genre élevé est rabbaissé au niveau des pieds. C'est typiquement le registre burlesque : traiter un sujet noble de manière triviale. Trivial, du latin trivium, le vulgaire, c'est ce que l'on trouve au croisement des chemins. Rimbaud se moque de ce « lyrisme fantastique », qui prend alors le sens de « fantasque ». Pour Rimbaud, les poètes (romantiques notamment) mettent un peu trop l'accent sur la première personne. Or ici, regardez « comme des lyres, je […] » Rimbaud met une coupe après la 5e syllabe, alors que la césure se trouve à l'hémistiche ! De cette manière, l'accent est mis de façon désagréable sur la première personne. Mais on peut aussi comprendre « des ombres fantastiques, comme des lyres » et alors l'instrument de musique devient comme un monstre, et le poète qui en joue serait comme un moderne Orphée qui apprivoise des animaux fabuleux. On peut penser bien sûr, à Orphée qui parvient à charmer Cerbère pour entrer aux Enfers. La rime « fantastique… élastique » est particulièrement riche, mais un peu ridicule, on entend le verbe « astiquer » comme si c'était une activité ménagère, avec des connotations grivoises comme dans ces « livres érotiques sans orthographe » dont il parle dans Une Saison en Enfer. Tirer les élastiques, c'est aussi déshabiller une femme. Mais au lieu de délayer un corset, il enlève ses souliers blessés, on est loin d'une amour splendide rêvée par un poète romantique. Dans l'expression « mes souliers blessés » c'est une métonymie (un glissement par proximité) : ce sont ses pieds qui sont blessés. Mais c'est aussi une hypallage qui contamine tout le poème : tout est blessé : le cœur, le poète, les poches crevées, la culotte trouée, les étoiles sont elles-même des trous, jusqu'aux gouttes de rosée qui s'approchent de gouttes de sang. Traditionnellement, le sonnet se termine sur une pointe : un effet de surprise final. Mais ici, le dernier vers est particulièrement énigmatique : le « pied » est rapproché du « cœur » avec un effet de contraste très fort : le cœur, le siège des émotions, est aussi blessé que le pied par les cailloux de la route.

Le rêve est fatalement blessé par la réalité. Le pied, c'est aussi une unité de mesure : Rimbaud se trouve au bord du cœur… C'est-à-dire, pas directement dans l'expression lyrique de ses émotions, mais de façon toujours un peu décalée. Enfin, le pied, c'est la syllabe latine, qui à un sens beaucoup plus musical dans cette langue qu'en français. De cette manière le rythme de la marche est assimilé au battement du cœur, c'est tout simplement la vie qu'il s'est choisii… Cette dernière interprétation est particulièrement étrange, quand on sait que Rimbaud mourra suite à son amputation de la jambe droite, à l'âge de 37 ans. Conclusion Bilan Dans ce poème, le dénuement extrême de la vie de bohème permet d'accéder en fait à une grande richesse symbolique : l'errance correspond chez Rimbaud à une recherche constante, qui fonde une esthétique personnelle et originale, où le rêve se brise parfois contre la réalité. Il renie alors les anciennes formes de poésie, se moquant du lyrisme romantique et des prétentions parnassiennes, pour chercher sa propre voie. Sa poésie et sa bohème sont finalement une seule et même chose : un dérèglement des sens qui permet d'atteindre un inconnu. Ouverture D'autres poètes comme Apollinaire ont ensuite également partagé ces visions d'un mois de septembre arrosé d'un vin de vigueur… Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie Et la nuit de septembre s'achevait lentement Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine Les étoiles mouraient le jour naissait à peine. Apollinaire, Alcools, ⇒ Rimbaud, Poésies Complètes ¶ Ma Bohème (axes de lecture) ⇒ Rimbaud, Poésies Complètes "Ma Bohème" (Extrait) ⇒ Rimbaud, Poésies ✓ Ma Bohème (Guide pour un commentaire composé) ⇒ Rimbaud, Ma Bohème Analyse au fil du texte (PDF) Bienvenue dans cet analyse linéaire du poème « Ma bohème » d'Arthur Rimbaud Ce sonnet original et énigmatique de manière légère et pleine de dérision le processus de création poétique sur fond d'errance physique du poète.Dans cet article, je vous offre une analyse linéaire complète et détaillée du poème pour vous aider à bien vous préparer.L'analyse présentée ici propose un cadre que vous pouvez suivre et reproduire lors de l'épreuve anticipée de français.

Vous pouvez bien entendu modifier la problématique, ou certaines analyses à votre convenance. Avant de commencer à lire cette analyse, n'hésitez pas à vous reporter à mon article "comment analyser un texte en français", à ma "méthode de l'explication linéaire" ainsi qu'à mon article sur le vocabulaire de la poésie pour mieux comprendre ma démarche.Le sonnet est une forme poétique de tradition très contrainte. Pourtant, lorsqu'il fuage pour s'émanciper du carcan maternel et social, c'est cette forme que choisit Arthur Rimbaud pour composer ses premiers poèmes.Comme Baudelaire avant lui, il s'empare d'une forme ancienne pour y souffler un vent de liberté et exprimer sa rébellion.La courte vie d'Arthur Rimbaud est bien celle d'un rebelle, d'un poète qui refuse les conventions et les compromis.En seulement quelques années, de l'adolescence à ses 21 ans, il secoue la poésie. Enfant sage, bon élève, il brille principalement dans les disciplines littéraires. C'est sa rencontre avec son professeur Georges Izambard qui va le pousser à s'intéresser à la littérature en tant qu'artiste.Commence une quête de liberté pour le jeune Rimbaud. Quête qui s'exprime par des fugues répétées, et par une volonté de révolutionner le langage poétique. Finalement, après des années chaotiques passées aux côtés de Paul Verlaine, à écrire et à vivre follement, Arthur Rimbaud décide d'arrêter définitivement la poésie. L'auteur des Illuminations choisit de voyager et de vivre du commerce - et même du trafic d'armes - avant de mourir, quelques années plus tard, d'une tumeur au genou. Biographie complète d'Arthur Rimbaud ici.Le poème « Ma bohème » se trouve dans la seconde partie du premier recueil d'Arthur Rimbaud « Cahier de douai. Ce recueil dont Rimbaud écrit les poèmes à l'occasion de ses fugues en 1870 ne sera publié qu'après sa mort, en 1919.Dans « Ma bohème » Arthur Rimbaud présente conter - de manière autobiographique ? - une fugue, une errance en pleine nature. Pourtant, derrière ce thème du bohémien dénué mais en harmonie avec la nature, c'est un véritable art poétique que nous offre le jeune poète. Le sonnet, plein de références directes à la poésie, fait place belle aux audaces poétiques et langagières. Il revendique une liberté autant physique que poétique. Pour guider notre explication du poème, nous nous demanderons quel image « sonnet donne de la liberté. Pour mener cette analyse linéaire du poème « Ma bohème » d'Arthur Rimbaud, nous suivrons le mouvement naturel du texte en adoptant un découpage par strophe. La première strophe introduit l'errance physique du poète. Les strophes 2 et 3 insistent sur le lien du poète avec la nature. Enfin, la dernière strophe montre le poète dans un processus de création.Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées !Mon paléot aussi devenait idéal J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal ;Oh ! là là ! que d'amours splendides J'ai rêvés !Mon unique culotte avait un large trou.Petit-Poucet rêveur, j'égrénais dans ma courseDes rimes. Mon auberge était à la Grande-Orsure.Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frouEt je les écoutais, assis au bord des routes.Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttesDe rosée à mon front, comme un vin de vigueur ;Où, rimant au milieu des ombres fantastiques.Comme des lyres, je tirais les élastiquesDe mes souliers blessés, un pied près de mon cœur ! Les premiers mots du poème expriment l'errance. En effet, le verbe de mouvement « s'en aller » n'est pas accompagné d'un complément circonstanciel de lieu. On comprend donc que la destination ne compte pas.Le poète, qui s'exprime à la première personne (« je » ; « mes »), adopte une attitude décontractée : « les poings dans mes poches trouées ». Il apparaît donc qu'il est habitué de ce genre d'errances et y trouve un certain plaisir.L'habitude transparait également dans le temps qui domine l'ensemble du poème : l'imparfait à valeur itérative (d'habitude, de répétition) « allais » ; « devenait » ; « allais » ; « étais » etc.Pourtant, ce qui apparaît également dès le premier vers, c'est que le personnage se trouve dans un certain dénuement : ses poches sont « crevées » ; son paléot devient « idéal » (vers 2), ce qui signifie qu'il est en si mauvais état qu'il n'est plus qu'une idée.Ainsi, même si le poète semble souffrir de pauvreté, son errance lui procure une aisance et un plaisir lui faisant oublier ses problèmes.On peut noter l'allitération en « m'en » ; « mes » ; « mon » ; « Muse » ; « amours ») dans l'ensemble de la strophe qui véhicule un sentiment de douceur et de confort en contradiction avec les difficultés matérielles.Au vers 3, la périphrase « sous le ciel », en position de complément de lieu indique que l'errance du poète a lieu en extérieur. L'imprécision de la localisation confirme que la destination n'a pas d'importance tant qu'il peut rester en extérieur, c'est à dire proche de la nature.Cela lui permet de se rapprocher de la « Muse » qu'il apostrophe, figure de l'inspiration poétique. On remarque qu'il se permet le tutoiement d'une figure d'habitude très respectée par les poètes : « j'étais ton féal ». Cette légère impertinence illustre parfaitement la rébellion du jeune Rimbaud, mais également la relation privilégiée qu'il noue avec la poésie.Ce tutoiement peut également être lu comme une forme d'allégresse due à la jeunesse du poète. Cette lecture se confirme grâce aux exclamations du vers suivant : « Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvés ! »On voit très bien que le personnage / poète se laisse emporter par sa fougue et le bonheur qu'il ressent à errer librement dans la nature.Autre phénomène intéressant, dans la strophe 1 ainsi que dans la strophe 2, les auxiliaire être et avoir s'entrecroisent : « j'étais ton féal » (v.3) / « avait un large trou » (v.5) ; « Mon auberge était à la Grande-Orsure » (v.7) / « avaient un doux frou-frou » (v.8).On peut penser que le poète veut montrer qu'être est plus important qu'avoir. Donc qu'il préfère vivre libre dans le dénuement, qu'opprimé dans l'opulence.Enfin, observons les deux mots à la rime des vers 1 et 4 : « crevées » / « rêvés ». On peut comprendre ici que le pouvoir de l'imagination remplace les contraintes matérielles. En effet, ses « poches crevées » sont remplacées par des « amours splendides » (…) rêvés »Ainsi dans cette strophe, le poète nous livre l'image d'un personnage pauvre, mais heureux dans la simplicité et la liberté de son errance.Le premier vers de la seconde strophe vient confirmer cette pauvreté matérielle : « mon unique culotte avait un large trou ». D'une part le personnage ne possède qu'une « unique culotte » qui d'autre part est trouée.La métaphore du « Petit-Poucet rêveur » au vers suivant est intéressante car elle permet de filer le thème de la pauvreté (le Petit-Poucet est issu d'une famille pauvre) tout en introduisant l'idée que la poésie est son guide.Dans le conte original, le Petit-Poucet sème des miettes de pain pour retrouver son chemin. Ici, le poète laisse derrière lui « des rimes ». Il insiste sur cet élément en le plaçant au centre du poème (vers 7 sur 14) et en le rejetant grâce à un procédé d'enjambement.Donc, comme le Petit-Poucet, Rimbaud aurait fui sa famille. Mais il laisse derrière lui quelque chose de bien plus durable que des miettes de pain : de la poésie.On retrouve dans cette strophe l'idée d'euphorie et d'allégresse introduite dans la première strophe. En effet, le poète évoque sa « course », comme s'il courait sans but.La métaphore du vers 3 « Mon auberge était à la Grande-Orsure » suggère qu'il dort à la belle étoile.

Il renforce ainsi à la fois le sentiment de liberté et l'idée de pauvreté.Cependant, le fait de dormir dehors lui permet surtout de trouver l'inspiration poétique. Il voit naître des correspondances entre les sens en s'appropriant la nature : « Mes étoiles », ici le pronom possessif de première personne montre qu'il se sent en harmonie avec le ciel.Le fait qu'il évoque les étoiles normalement perçues avec la vue grâce au toucher (« un doux frou-frou ») montre qu'il est capable de s'approprier la nature, et surtout de percevoir et ressentir les choses différemment.C'est pour lui le propre du poète, la création de correspondances entre les sens et l'expression grâce au langage écrit d'une perception unique des choses.La troisième strophe démarre en continuité directe de la deuxième. Il s'agit de la même phrase, connectée par une conjonction de coordination : « Et je les écoutais ».Ainsi, Rimbaud poursuit sa déconstruction du sonnet classique tout en confirmant la correspondance des sens. En effet, il affirme écouter les étoiles, après les avoir touchées.L'attitude du poète (« assis au bord des routes ») est très évocatrice. On l'imagine tout à fait « écouter » les étoiles, un carnet en main, pour retranscrire ses émotions et sentiments sous la forme de poèmes.Au vers suivant, l'adjectif mélioratif « bon » insiste sur le bonheur du poète. Il est heureux dans la simplicité de sa situation.La précision temporelle du mois de « septembre » permet de relier le poème à l'expérience de la seconde fugue de Rimbaud, en septembre 1870. Fugue pendant laquelle il aurait justement écrit ce sonnet.Le poète fait de nouveau appel à une correspondance des sens à la fin de la troisième strophe : « je sentais des gouttes / de rosée à mon front, comme un vin de vigueur ». Ici, il évoque d'abord une sensation liée au toucher pour la ramener ensuite au goût avec le vin.Cela montre bien que les choses les plus simples et ordinaires de la nature comme la rosée le nourrissent ; à la fois au sens propre en lui redonnant des forces comme le « vin de vigueur » et au sens figuré en l'inspirant.La nature est donc belle est bien un hôte agréable : elle fournit une « auberge » (v.7) au poète et le revigore.On remarque de nouveau un phénomène d'enjambement entre les vers 10 et 11. La fréquence de ces déséquilibres dans la versification peut évoquer le comportement erratique du poète qui court (v.6) puis s'assoit (v.9), dort à la belle étoile (v.7) ou encore s'exclame de bonheur (v.4).Nous voyons donc dans ces deux strophes que deux phénomènes s'opèrent conjointement. D'une part, le poète témoigne de son harmonie avec la nature et du bonheur qu'il trouve dans ses errances. D'autre part, on commence de voir naître le poème, inspiré par les correspondances perçues par le poète.C'est finalement la poésie qui l'emporte dans cette dernière strophe.A commencer par le participe passé « rimant » qui désigne l'activité d'écriture du poète. « Au milieu des ombres fantastiques » propose un cadre onirique légèrement effrayant. Il s'agit en fait de la perception de la tombée de la nuit par le poète dont l'imagination refaconne le réel.Par ailleurs, si le verbe « rimar » évoque directement la poésie, il ne fait en fait que reprendre un champ lexical présent depuis la première strophe : « idéal » ; « Muse » ; « féal » ; « amours splendides » ; « rimes »Le pronom relatif « où » au début de la strophe renvoie aux « bons soirs de septembre ».

Le poète affirme donc ici avoir profité de sa fugue pour écrire de la poésie.Il est entré dans une forme de transe poétique, c'est à dire un délire, ou plutôt un « des lyres » comme le suggère le jeu de mots du vers 13.La rime entre « fantastiques » et « élastiques » permet à Rimbaud de refuser le sérieux généralement attribué au poète. Pour lui, la légèreté et la spontanéité doivent primer, même, ou surtout, dans la création poétique.S'il estime que l'écriture d'un poème revient à « tirer » les élastiques , cela signifie que le langage permet de distendre, donc d'adapter et de modifier le réel. Rimbaud affirme donc ici sa vision de la poésie et du langage : ils permettent de transformer la réalité.Pourtant, l'enjambement du dernier vers ramène les « élastiques » à une réalité plus basse grâce au complément du nom « de mes souliers blessés ». Ainsi, on voit que tout part du réel, puisque le poète est en fait en train de jouer avec ses vieilles chaussures quand lui vient l'inspiration.L'adjectif « blessés » épithète du nom « souliers » forme une hypallage. L'adjectif devrait plutôt compléter le nom « pied ». En tout cas, cela suggère que l'errance du poète lui laisse des stigmates physiques.On retrouve bien ici l'idée de sacrifice de soi pour la poésie. Idée chère à Baudelaire ou Musset, entre autres, qui font du poète un voyant sacrifiant sa vie pour faire « voir » aux autres.C'est l'un des sens que l'on peut attribuer à la dernière exclamation du poème : « un pied près de mon cœur ! ».Le sens de pied est problématique car il fait osciller la lecture entre deux possibilités : soit l'on parle du pied qui est l'unité de mesure en poésie, dans ce cas, Rimbaud voudrait affirmer que la poésie est la chose la plus importante pour lui, car elle est « près de (s)on cœur ».Il est également possible de donner le sens habituel au mot « pied ». Dans ce cas, Rimbaud revient à son goût pour l'errance et la liberté. Le pied serait la partie la plus importante de son corps car il lui permet de rester toujours en mouvement.Il est intéressant de voir le sonnet finir par une double-lecture. En effet, traditionnellement le sonnet termine par une chute qui éclaire le sens des autres strophes.Ici, on constate que le poète refuse les contraintes du sonnet classique et propose une vision renouvelée de la poésie : pleine de mystère et de possibilités.On remarque également que l'enthousiasme transcrit par l'exclamation est rendu également par une accélération du rythme de lecture. En effet, tous les mots du dernier hémistiche du poème sont des monosyllabes : « un / pied / près / de / mon / cœur ». Cela donne un effet de fulgurance, comme une dernière phrase, un dernier vers jeté sur le papier avant le silence.Nous avons pu voir que ce poème propose une vision autobiographique des thèmes de l'errance et de la bohème en pleine nature.Cependant, il apparaît au fur et à mesure des vers, que c'est un art poétique que nous livre ici Arthur Rimbaud. Il donne à voir un poème qui se construit au gré de ses pérégrinations.Ainsi, le poème « Ma bohème » d'Arthur Rimbaud donne une triple image de la liberté.D'abord, la liberté est celle de l'individu qui trouve son bonheur dans l'errance, dans l'harmonie avec la nature et dans l'affranchissement des contraintes sociales.Ensuite, la liberté est celle de la poésie qui transparait à travers la forme du sonnet retravaillée, ou du tutoiement de la Muse.Enfin, la liberté est surtout celle de créer une nouvelle image du réel. Le poète laisse sa perception guider son écriture et remodèle la réalité grâce à la poésie.Les fugues de Rimbaud, par la bouffée de liberté qu'elles représentent pour lui, ont beaucoup inspiré sa poésie. On trouve par exemple les thèmes de l'errance et de l'émancipation dans le court poème « Sensations », ou dans le sonnet